

Scènes d'Outre-Quiévrain

Yannic Mancel

« Nous sommes séparés par l'usage d'une langue commune ». Ainsi parlait George Bernard Shaw, à moins que ce ne fût Winston Churchill – l'historiographie est indécise – à propos de ce qui, aussi ténu et aussi vaste que l'Océan Atlantique, unissait et distinguait les mentalités, l'imaginaire et l'inconscient collectif de l'Angleterre et des États-Unis. Or, c'est exactement ce que j'ai découvert au TNS dans les années 80 en m'initiant, grâce à la curiosité de Bernard Dort pour ces écritures-là, au répertoire dramatique et à l'esthétique scénique belges tels qu'ils se développaient Outre-Quiévrain – un filet d'eau beaucoup plus modeste que l'Atlantique, mais qui, pour les commentateurs sportifs surtout, constitue entre la Belgique francophone et la France une sorte de frontière symbolique à la Shaw ou à la Churchill. Plus tard, lorsque Philippe van Kessel m'appela pour le seconder en tant que conseiller artistique et littéraire au Théâtre National de Belgique, cette intuition acquise en tant que lecteur et spectateur lointains ne tarda pas à se confirmer dans la vie quotidienne où il me fallut apprendre à « traduire » : « Pourrais-tu me donner une serviette (ou un torchon) ? » pour « Saurais-tu me donner un essuie ? » L'anecdote peut paraître plaisante mais elle dit bien, même si dans la généralité nous nous comprenons comme aujourd'hui un Marseillais comprend à peu près un Ch'ti quand ils s'expriment en français, que l'adéquation n'est pas parfaite ni dans l'usage des deux langues ni dans la configuration des deux sensibilités.

Alternatives

C'est cette altérité-là que Didier Thibaut a voulu faire découvrir au public français dans la persévérance de ses saisons, comme il l'a fait, et ce sommaire l'atteste, pour les esthétiques et les écritures scéniques italiennes, européennes et flamandes. Cette altérité était d'ailleurs perçue et ressentie au sein même de la communauté artistique belge francophone qui, dans les années 70, tentait de se détacher de la culture officielle, trop calquée sur un certain académisme persistant, celui hérité du Cartel, de Vilar et de la décentralisation, incarné en Belgique par le tout-puissant Jacques Huysman, maître absolu pendant quarante ans du Théâtre National et des tournées wallonnes. Voilà pourquoi l'adjectif « alternatif » s'est imposé pour qualifier, dans les ateliers et entrepôts bruxellois désaffectés, les initiatives artistiques marginales et novatrices de l'Ensemble Théâtral Mobile, de l'Atelier Sainte-Anne et du Théâtre Varia. Et c'est ce qui aujourd'hui légitime encore la ligne éditoriale d'une revue comme Alternatives théâtrales qui doit précisément son titre à ce mouvement. Commençons donc par le père fondateur, dont on put voir les mises en scène de *La Ville* de Claudel, drame marxiste à l'insu de son auteur, et *l'Amphitryon* de Kleist relu comme une Annonce par la très subtile Michèle Fabien : je veux parler de Marc Liebens, qui choisit pour sa compagnie le nom d'Ensemble (Théâtral Mobile) en double hommage à Bertolt Brecht (pour le Berliner) et à Bernard Sobel pour l'Ensemble Théâtral de Gennevilliers. C'est lui qui, le premier, imposa avec ses amis liégeois

Jean-Marie Piemme et Michèle Fabien, la notion de dramaturgie comme préalable à toute entreprise de mise en scène. C'est lui qui, le premier, suggéra que les arts de la scène devaient s'armer en pensée et en théorie. C'est lui qui, jeune Planchon à la belge, introduisit dans ce pays la relecture critique des classiques inspirée des démarches poétiques et politiques de Brecht, Pasolini et Heiner Müller. C'est lui qui, enfin, montra la voie aux jeunes contestataires turbulents, les Van Kessel, Sireuil et Dezoteux, qui quelques temps après lui, mais à son exemple, allaient renouveler radicalement le paysage théâtral bruxellois.

Varia / Sainte-Anne

De cette relecture critique et réactualisée des classiques, Philippe Sireuil fit son miel dans les grandes années du Varia. Avec Tchekhov, Musset, Marivaux, Ostrovski, il nous fit redécouvrir des textes parfois oubliés ou injustement méconnus, dans une esthétique et des lumières qui empruntaient tantôt à quelques grandes œuvres de l'histoire de la peinture (Edward Hopper au service des villégiatures tchekhoviennes) tantôt à l'art intimiste, légèrement crépusculaire, des demi-teintes mélancoliques ou des éclairages entre chien et loup inspirés de Jacques Lassalle ou de Klaus Michael Grüber.

Michel Dezoteux, quant à lui, son acolyte du Varia, avec Shakespeare, Wedekind et Molière, bousculera pareillement la convention, mais dans une esthétique scénique plus iconoclaste, plus provocatrice, avec des connotations trash, rock et punk, à l'image de son look de cuir noir, de ses piercings et de sa passion des « gros cubes ».

Marcel Delval, troisième larron du triumvirat, compléta la photo de famille avec un *George Dandin* tout aussi décentré. À ce panorama des collaborations avec le Varia, il faut ajouter la présence récurrente de Janine Godinas, immense actrice passée dans les années 90 à la mise en scène, et Jean-Marie Piemme, un des auteurs les plus marquants, avec Daniel Lemahieu, de l'histoire de *La Rose des Vents*, avec des créations comme *Commerce gourmand*, *Le Badge de Lénine* ou *Les Yeux inutiles*.

On mentionnera aussi dans cette génération « alternative » la belle fidélité de Philippe van Kessel, le fondateur de l'Atelier Sainte-Anne, rue des Tanneurs, accueilli plusieurs fois avec son répertoire de prédilection, germanique, contemporain, un poil satirique, voire absurde : Peter Handke, Elias Canetti, Botho Strauss, tout en s'autorisant quelques écarts du côté de Gorki ou de Labiche.

Toujours au chapitre de la relecture contemporaine des classiques, côté liégeois, on citera Mathias Simons avec de mémorables et très euphorisantes *Fourberies de Scapin*, Axel de Boosere avec *Le Dragon* de Schwartz, et surtout Lorent Wanson, avec sa double identité d'artiste et d'animateur, avec son répertoire politique et populaire : *Sainte Jeanne des abattoirs* de Brecht, *Un Ennemi du peuple* d'Ibsen, *On ne paie pas !* de Dario Fo, *L'Ami des lois* d'après Courteline et *Les Bonnes* de Jean Genet, celui